

Le Libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an 6 fr.)
Six mois 3 fr.)
Trois mois 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne
La Rédaction L'Administration
à SILVAIRE à Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an 8 fr.)
Six mois 4 fr.)
Trois mois 2 fr.)

Si la Guerre éclate...

Nous serons prêts

Sommes-nous, oui ou non, à deux doigts de la guerre ? Il se peut que oui. Ceci dit, halte-là ! Il ne faudrait pas tomber dans le panneau des feuilles alarmistes qui, pour vendre leur papier, grossissent les faits, cultivent l'insane manie des chauvinards et les tranches des trembleurs.

Nous avons vécu des heures tout aussi critiques, et cela s'est fort bien passé. D'autre part, il ne faudrait pas s'épouvanter à l'idée que le peuple entier est prêt, sur un signe, à courir aux frontières.

Il n'est pas prêt tant que cela ! Et puis, voici que les choses semblent vouloir s'apaiser entre les deux Triplices, tandis que la guerre des Balkans finit, comme nous avons osé le prédire, aussi brusquement qu'elle a commencé.

Cependant... Cependant, tout est possible.

Qu'il s'agisse d'un village côtier pour la Serbie ou de tout autre prétexte, un conflit peut surgir demain.

M. Poincaré prononce aujourd'hui des paroles de paix : gageons que les manifestations anarchistes et autres n'y sont pas étrangères. Mais ne nous y fions pas !

Nous vivons dans une telle caricature de démocratie que si cela plaisait, simplement, à une poignée de dirigeants, ministres et requins de la finance, la guerre serait déclarée ! De leurs salons dorés où ils resteraient bien à l'abri, ces misérables sont dix fois capables de lancer plusieurs millions d'hommes les uns contre les autres !

Verrons-nous cette inconcevable horreur ?

Ah ! non, non ! Tout plutôt que cela ! Et, pour l'empêcher, qu'on le sache, nous serons prêts.

Certes, en Allemagne, en Autriche, un peu partout à l'étranger, les manifestations contre la guerre se multiplient ; mais sans mépriser cet appoint, nous ne voulons pas nous faire d'illusions : nous nous sommes habitués à l'idée de ne compter que sur nous. Et la résistance, même ainsi limitée, s'annonce déjà formidable !

C'était avant-hier, au meeting exclusivement anarchiste tenu dans les Salles Savantes. Quinze cents camarades accourus là ont signifié bien clairement aux dirigeants leur ferme volonté d'empêcher la mobilisation par tous les moyens. Pierre Martin, Boudot, Mournaud ont défini, aux acclamations de tous, le rôle qu'il nous appartient de jouer en cette occurrence. Des démonstrations ont été faites qui accompliront, en trois jours, leur petit tour de France. Le gouvernement n'en aura pas appris un iota de plus — car il n'y a guère d'autre manière de saboter la mobilisation — et bien des camarades non encore fixés sauront ce qu'ils ont à faire.

SI LA GUERRE ÉCLATE : CE QUE NOUS FERONS.

Tel était le sujet de la réunion, telle était l'intitulé des affiches convocatrices que le public parisien a pu voir sur tous les murs, avec quelques explications autour. Et l'on y dit ce qu'il fallait faire, tandis qu'une pensée de résolution farouche planait sur la salle. Ah ! la belle manifestation !

Hier, c'était la C.G.T. qui, par sa décision de tenir, le 24 courant, un Congrès extraordinaire, affirmait, devant la gravité de l'heure, sa volonté de mettre

tout en œuvre pour arrêter les velléités criminelles de nos dirigeants.

Le Bureau socialiste international organise lui aussi pour la même date un Congrès international extraordinaire dirigé contre la guerre.

Le P.S.U. aurait voulu à son tour voir se produire une grande manifestation, à laquelle devaient participer tous les éléments d'avant-garde. La C.G.T. a décliné cette invitation au nom des résolutions d'Amiens et du Havre.

Nous le regrettons. Tout d'abord, il lui appartenait de devancer cette initiative conformément à son rôle d'avant-garde révolutionnaire. D'un autre côté, les résolutions d'Amiens n'existaient pas moins lorsque eurent lieu les mémorables manifestations de l'Aéro-Park et des obsèques d'Aernoul.

Autant que la C.G.T. — plus qu'elle peut-être — nous détestons les politiciens du P.S.U. Mais s'ils font appel aux foules socialistes pour protester contre quelque grande infamie gouvernementale, notre devoir est d'être là. Nous devons nous mêler étroitement à ces foules parce que leur geste vaut qu'on s'y associe et parce que nous pouvons essayer de les entraîner... jusqu'où nous voulons aller nous-mêmes.

N'importe, la faute n'est pas irréparable. Les événements sauront bien obliger socialistes, syndicalistes et anarchistes à agir de concert chaque fois que l'objectif poursuivi leur sera commun. Il l'est aujourd'hui. La rue nous réunira malgré tout.

Nous regrettons aussi que la B. S. n'ait pas cru devoir insérer la dépêche suivante :

Le Syndicat du Bâtiment, section des cimentiers et maçons d'art, réunis en assemblée générale, dimanche 10 novembre, demande au bureau confédéral d'organiser dans le plus bref délai possible, d'accord avec tous partis et éléments d'avant-garde, une grande manifestation contre la guerre.

L'intéressante initiative ! Ah ! faisons tout pour qu'elle se reproduise, en ces graves conjonctures, sous toutes les formes et de tous les côtés à la fois. La voilà, la poussée d'en bas devant la quelle rien ne saurait résister !

Le même syndicat a fait tirer en outre, à 100.000 exemplaires, un tract contre la guerre, dans lequel nous relevons des passages comme celui-ci :

Travailleurs, Vous pouvez empêcher ce fléau destructeur de toute vie, de tout progrès.

Vous êtes l'unique force, matérielle et morale, qui puisse empêcher les dirigeants de perpétrer ce crime. Mais il faut que cette force agisse. Il faut, par des meetings, par des manifestations dans la rue, par tous les moyens, montrer votre hostilité à la guerre, votre réprobation contre cette sauvagerie.

Et si on ne tenait pas compte de l'expression de votre volonté, il n'y aurait plus qu'un objectif à poursuivre :

Transformer la guerre fratricide en révolution. Marcher à l'encontre, non pas aux frontières, mais ici, devant nous, près de nous... Et, sans hésitation, pratiquer l'expropriation, c'est-à-dire se saisir des instruments de travail et de la richesse sociale, produits du labeur humain.

Allons ! elle n'ira pas comme sur des roulettes, leur mobilisation ! Si l'on veut nous faire battre, eh bien, nous serons prêts : nous nous battons, mais contre nos ennemis directs, contre nos exploités, pour la révolution sociale expropriatrice !

Silvaire.

GRUPE DES AMIS DU « LIBERTAIRE »
Réunion des adhérents mardi 19, salle Chapotot, rue du Château-d'Eau.



BIEN JUGÉ LES JUGES !

Acquitter une femme « coupable » d'avortement et revendiquer le droit d'agir comme elle l'a fait, voilà qui ne s'était peut-être pas encore vu.

Il est vrai que dans le cas de Mme Thouvenot, cette mère de famille qui comparait devant les assises de Nancy, il eût fallu que les jurés fussent pires que des brutes pour oser la condamner. Il est assez odieux que l'avortement en général soit considéré comme un crime. Autant rétablir l'esclavage tout de suite, s'il est entendu qu'un être humain n'a pas le droit de disposer de sa propre chair.

Déjà mère de cinq enfants, Mme Thouvenot se trouvait enceinte d'un sixième, lorsqu'elle s'aperçut que son mari était atteint de syphilis (qu'il avait contractée au cours d'un voyage). Ne voulant pas donner le jour à un enfant dégénéré elle eut recours à ce qu'on appelle des « manœuvres criminelles », alors que le crime eût été d'enfanter dans ces conditions.

Pour une fois, nous devons adresser nos félicitations au jury qui l'a acquittée. Espérons que l'occasion se représentera... en matière d'antimilitarisme, par exemple.

DANS LA FLOTTE RUSSE

Les monstrueux suppôts du monstrueux tsarisme continuent leur œuvre de mort.

Le quotidien social-démocrate Arbeiterzeitung, de Vienne, reçoit du port roumain de Constanța l'information suivante que reproduit la Voix du Peuple de Genève :

« Un matelot qui s'est enfui de Sébastopol et est arrivé hier raconte des détails horribles sur la répression sanglante de la mutinerie des matelots de la flotte de la mer Noire.

« Smicholov — c'est le nom du matelot — dit que plus de quatre cents marins avaient participé à la dernière mutinerie. Plus d'un quart d'entre eux, environ cent vingt matelots, ont été fusillés. Les autres se sont ensuite rendus.

« Ils ont été transportés à bord du vaisseau Pruth, qui a tout de suite quitté Sébastopol. Smicholov déclare qu'il ne sera pas facile d'étouffer les révoltes dans la flotte de la mer Noire, la plupart des marins étant animés de l'esprit révolutionnaire. »

Puisse-t-ils prendre bientôt la plus terrible des revanches !

REQUISITIONNÉ !

C'est ainsi que Hervé dénomme la traquette qui l'a empoigné à l'annonce de la controverse que lui proposait Sébastien Faure. Et le voilà qui file à Rome !

La prochaine fois, nous verrons le Général-la-Fuite couvrir sa terre au fond du Zoulouland ou du Kamtchatka...

LA PAILLE ET LE POUTRE

M. Julien Viaud, dit Pierre Loti, proteste, dans le Figaro, contre la guerre balkanique, après avoir protesté contre la guerre tripolitaine. Et il crie : « Honte à la guerre moderne ! »

Mais est-ce que son collègue à l'Académie, le sanglant Lyauté, ne fait pas la guerre moderne en mitraillant, à longue distance, de misérables gorbis sans défense, en massacrant femmes et

enfants ? Qu'attend M. Viaud, dit Loti, pour protester contre les horreurs marocaines ?

Et si lui-même, naquère encore officier de marine, il n'a pas eu l'occasion de commander le feu sur une bourgade nègre, chinoise ou turque, n'a-t-il pas été, pendant vingt ans, prêt à le faire ?

Qu'il commence par dire : « Honte au costume que j'ai porté », alors nous croirons à la sincérité de son indignation.

QUESTION INDISCRÈTE

M. Montéhus, ce cabot tant maltraité, puis tant choyé par la G. S. — les affaires sont les affaires ! — voudra-t-il dire pour quel motif il a fait jeter à la rue un employé de la boîte où il dégoise ses élucubrations ?

COMMISSION ADMINISTRATIVE DU « LIBERTAIRE »

Nous rappelons aux camarades qu'une souscription spéciale est ouverte pour parer aux frais assez élevés d'une publicité en faveur de notre journal et de l'agrandissement de son format.

Cette publicité devra commencer bientôt. Que tous, donc, se hâtent de nous venir en aide !

C. A. L.

Une exécution

Le sinistre valet du sanglant Alphonse-Dégénéral, vient d'être exécuté.

Ce Canalejas, ce ministre « démocrate » — oh ! oui ! — tant prôné par l'Humanité et dont la Guerre Sociale déplore le sort, de quels crimes ne fut-il pas l'auteur ou le complice !

Il suffit de dire que sous Canalejas, la persécution des révolutionnaires ne fut pas moins féroce que sous Maura.

Nous racontions, dans notre numéro du 26 octobre — c'est hier — de quelle manière les prisonniers sont torturés dans les prisons espagnoles et nous rappelions le supplice affreux enduré par ce Moreno qui fut crucifié sur une table et dont l'agonie dura deux jours.

A la feuille révolutionnaire qui dénonçait ces atrocités, Canalejas répondit par des poursuites. Quoi d'étonnant, ainsi que le faisait prévoir notre collaborateur, qu'un camarade — un ami peut-être des torturés — se soit levé pour frapper le chef responsable des bourreaux de Montjuich, de Cullera et de Figueras ?

Le valet est tombé. Le maître aura son tour !

POUR PRENDRE DATE

Notre camarade Sébastien Faure fera, le vendredi 22 novembre courant, salle Wagram, une CONFÉRENCE PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE, sur :

LA CONQUÊTE DE L'ARMÉE

Réponse à la conférence que fit Gustave Hervé, le 25 septembre dernier, dans cette même salle.

Prière à nos amis de ne pas organiser d'autres réunions pour ce jour-là.

PAS MAL

Le Rappel de ce jour (vendredi 15) publie un dessin avec la légende suivante :

L'Agent. — Monsieur le Préfet, nous avons un apprenti à arrêter dans l'imprimerie du Libertaire...

M. Lépine. — Doucement, n. de D... ! Il faut alors que je mobilise le 2^e corps d'armée !

COMMISSION ADMINISTRATIVE DU « LIBERTAIRE »

Lundi 18, réunion de la commission à 9 heures précises, au local habituel. Prière à tous d'être exacts.

Et les prisonniers politiques ?

En vérité, l'on pourrait croire qu'il n'en existe plus. Ce silence, succédant aux déclarations tapageuses, est de nature à nous fortifier dans cette idée. Il n'en est malheureusement rien. Si Hervé est sorti, d'autres, aussi intéressants que lui, sont restés : Gourmelon, qui accomplit ses deux années dans une prison militaire ; Roullier, le secrétaire de la Bourse du travail de Brest et qui, parce qu'il n'est ni professeur ni adhérent au P. S. U. fera ses trois années d'emprisonnement, jour pour jour ; les terrassiers Bretoq, L. Hostis et Govion, à qui l'on refuse la libération conditionnelle accordée sans délai au satyre Flachon et à laquelle ils ont droit cependant depuis plusieurs mois.

Nos gouvernants démocrates réservent toute leur mansuétude pour les vieux dégoûtants qui salissent et corrompent les fillettes d'ouvriers ; cela se comprend sans peine, ils ont tremé dans les scandales et demain, si la fortune leur est adverse, peut-être leur faudra-t-il prendre à la Santé la place de leur ami Flachon.

Pour les ouvriers coupables de vouloir un peu plus de bien-être, c'est une autre paire de manches. Pour ceux-là, point de pitié ; la loi est sans merci ; il ferait beau voir qu'on leur accordât les mêmes faveurs qu'aux bourgeois trousseurs de petites filles ! Ou irions-nous ?

Et personne n'élève la voix, nos gouvernants auraient vraiment tort de se gêner, puisque la presse est muette, depuis les feuilles capitalistes — radicales ou non — ce qui s'explique après tout — jusqu'à l'Humanité. Les prisonniers politiques ont été sacrifiés à la Représentation Proportionnelle par Hervé, alors qu'il avait l'assurance d'être gracié au 14 juillet. Lui, si loquace d'habitude, il est devenu subitement plus muet qu'une carpe.

A la Chambre, pas un des prétendus représentants de la classe ouvrière n'a fait entendre sa protestation. Hervé est dehors, cela suffit pour ces gens-là, que leur importent les autres !

Sacrifiés pour la R. P. les prisonniers politiques seront encore volontairement laissés dans l'oubli ; le P. S. U. ne veut pas causer d'embarras au gouvernement. Après tout, que reste-t-il : du menu fretin, quelques terrassiers ; ça ne vaut vraiment pas la peine que l'on crée des tracas au ministère pour si peu.

Et comme le nègre, le gouvernement continue. Il continue à poursuivre les militants. Séné en train d'accomplir une année de prison pour un article du Libertaire, s'est vu, lundi, octroyer à nouveau 2 an de prison et 3.000 francs d'amende pour avoir médié de l'armée. Malgré Hervé, il y a donc encore des antimilitaristes. Et ce n'est pas tout. Séné est aussi poursuivi pour excitation au meurtre de l'Alphonse XIII (un Salmigondis de viande royale, s'il vous plaît).

Lui aussi fait comme le nègre, il continue... A part ça, il n'y a plus de prisonniers politiques, jamais la liberté de la presse n'a été aussi grande, on a le droit d'écrire tout ce que l'on pense... à condition que cela plaise au gouvernement.

Mais, que penser des organisations ouvrières qui, elles aussi, se taisent ? Ne seraient-elles capables de s'émouvoir que pour des personnages en vue ?

Qui donc osera, au milieu de l'indifférence générale, rappeler qu'il y a encore des militants ouvriers à la Santé et à Clairvaux et que ces militants ne sont pas des politiciens ?

Serait-ce précisément pour cela qu'ils ne sont pas des politiciens que tout le monde se tait ?

E. M.

La Révolution Mexicaine

Pour calmer la population et ranimer le courage de ses défenseurs, le gouvernement assure que la Révolution est à l'agonie, ce n'est plus qu'une question de deux ou trois mois au plus, selon lui, pour en finir avec elle.

Mais même si le gouvernement signait la paix avec quelques chefs révolutionnaires, quelle serait cette paix ? Le travailleur qui combat pour obtenir la terre ne désarmerait pas, lui, tant que la terre sera propriété individuelle ; si les chefs concluent la paix, les guérillas n'en cesseront pas pour cela de ravager le pays, saccageant les haciendas, brûlant les archives, détruisant les lignes ferrées et les ponts ; elles n'arrêteront leur œuvre dévastatrice que le jour où elles auront conquis « la Terre et la Liberté ».

Les travailleurs ont déclaré la guerre sans quartier aux tyrans et exploiters de toutes castes et de toutes races, et dans cette lutte gigantesque, tous les jours de nouvelles recrues, gagnées aux idées libertaires, viennent renforcer les rangs révolutionnaires. Des enfants, des femmes ont pris les armes pour conquérir la terre. La confiance dans les chefs diminue. Malheur à celui qui voudrait trahir la révolution ! Les révoltés indiens, les « Surianos » eux-mêmes ont menacé Emiliano Zapata de le tuer s'il les abandonnait.

Quelques faits récents

Le chef Caranco a été mis en déroute par l'armée fédérale ; ce fait, loin d'être nuisible à la révolution, ne peut que lui être profitable. Les hommes de Caranco, divisés en guérillas, seront d'autant plus redoutables qu'ils ne combattront plus pour l'ambition d'un chef et qu'ils seront dispersés par tout le territoire de l'Etat.

Dans l'Etat de Coahuila, les « rebelles » qui maraudent près de Canejos ont détruit deux ponts, interrompant le trafic avec la cité de Torreón.

Les révolutionnaires mis en déroute, près de Muzquiz, se sont fractionnés en petits groupes et sont passés en Chihuahua, incendiant sur leur passage les ponts du chemin de fer au nord de Berméjillo.

Profitant de ce que le gros de la division fédérale, qui opère en Chihuahua, est actuellement concentré au Nord ; de nombreux groupes révolutionnaires se réunissent aux environs de la Sierra Mojada dans l'intention de s'unir à ceux qui menacent Quatro Ciénegas et de marcher ensuite sur la Laguna et Jimenez.

« Chiché » Campos et José Orozco sont en Mazas à la tête de troupes approvisionnées de nombreuses munitions ; ils ont eu avec les fédéraux, au « Canon de Fernandez », une rencontre dont on ignore encore les résultats. Les ponts rétablis par les troupes du gouvernement et reliant Torreón à la capitale ont été à nouveau détruits ; l'unique sortie de Torreón est actuellement la ligne Monterrey qui ne tardera pas à être coupée, elle aussi, car des parties de rebelles y ont fait leur apparition.

Dans l'Etat de Chihuahua, les révoltés se sont emparés d'un troupeau de 2.200 chevaux appartenant à la Compagnie Boyd and Booker.

Au Sud de Pearson, ils ont attaqué le camp de William Orr qui réparait les lignes ; ils désarmèrent les travailleurs américains et enlevèrent machines et provisions.

Les mêmes révolutionnaires se sont emparés aussi du bourg de Boquillas, d'où les fédéraux se retirèrent en abandonnant de nombreux morts.

Un grand nombre de bourgeois mexicains de l'Etat ont émigré aux Etats-Unis.

On craint que les révolutionnaires ne s'emparent de Pearson.

Une nouvelle capitale a fait son apparition dans les rangs révolutionnaires. Cornelia Alanis est l'épouse d'un chef du même nom qui combat actuellement dans le Nord. Par sympathie, elle est suivie par plusieurs centaines de révolutionnaires.

Sur toutes les lignes de l'Etat les ponts sont détruits.

Dans l'Etat de Durango un nouveau chef très sympathique parmi les révolutionnaires : Hilario Lozoya, vient de prendre les armes. En peu de temps il a réuni de nombreux partisans ; il se trouve actuellement entre Rosario et Guanacera.

Près de la station de Gamacho, les ponts ont été détruits, interrompant les communications avec la capitale.

Le Bourg de Janos, après une défense acharnée, est tombé aux mains des révolutionnaires.

On signale la réapparition de José Salazar qui s'était rendu inconnu à Los Angeles.

Le révolutionnaire Roque Gomez, dont on était sans nouvelles depuis longtemps, a fait son apparition dans le voisinage de Corralitos.

Les révoltés ont saccagé la « Colonia Juarez ».

Dans l'Etat de Guanajuato, ils se sont concentrés dans la région située entre Salvatierra et El Valle de Santiago. Les chefs R. Sanchez et Gamachon ont divisé leurs forces en petites guérillas qui agissent dans toutes les directions. 11 ranchos et 16 congrégations ont été pillés par eux.

Higinio Aguilar a mis en déroute, à la Mesa del Gallo, un détachement de ruraux.

Dans l'Etat de Guerrero, de nombreuses haciendas ont été prises et saccagées.

Un combat dont ne connaît pas encore les résultats a eu lieu aux environs de Quecutlanango entre les ruraux commandés par le sbire Julian Blanco et 300 zapatistes conduits par Abraham Garcia et Jésus Morales.

L'insécurité est grande dans l'Etat de Jalisco en raison des bandes révolutionnaires qui commettent journellement des déprédations. Plusieurs groupes maraudent dans les environs de Valparaiso.

Manuel Avila s'est emparé du bourg de Mexiquic, où il a brûlé les archives, saccagé les propriétés et détruit les voies de communication avant de se retirer.

Le chef révolutionnaire Francisco del Toro est mort à la cité Guzman des suites des blessures reçues au combat del Rodón.

Dans l'Etat de Morelos, les zapatistes s'approchent de Cuauhtlan avec l'intention de s'en emparer ; ils menacent actuellement la station et le bourg de Temamatta.

Emilio Zapata a adressé une circulaire à tous les propriétaires d'haciendas les sommant de verser, au bénéfice de la révolution, une somme de 3.000 pesos par hacienda, sous peine de se voir appliquer à leur tour la loi de « suspension de garanties ».

A Amatepec, 120 nouvelles recrues ont rejoint les révolutionnaires.

Eufemio Zapata va attaquer Tenango afin de pouvoir s'emparer de la ligne du chemin de fer ; la place est faiblement gardée.

Le Bourg d'Atusco a été pris par les zapatistes.

Emiliano Zapata menace la place de Tanancingo à la tête de 1.500 hommes.

Le chef rebelle Samano s'est emparé du bourg de Comunidad, dans l'Etat d'Oaxaca. Les Indiens serranos ont exécuté le président municipal de Teococuilco.

A Tepic, le 41^e corps rural s'est révolté demandant à être licencié avec armes et bagages.

Dans l'Etat de Mexico, les révoltés Ruiz Mesa, Fabian Padilla, Mariano Sanchez et Alberto Samano ont sommé la place de Toluca de se rendre, menaçant de mettre tout à feu et à sang, en cas de résistance.

Dans tous les autres Etats, des bandes de révolutionnaires ramentent les propriétés, incendient les ponts, coupent les communications télégraphiques, rendant difficiles les opérations des troupes fédérales.

La révolution sociale n'est pas près de finir ! Et quel magnifique exemple pour les prolétaires de tous pays !

Les camarades de *Regeneration* se proposent de publier, le 1^{er} janvier, un numéro spécial sur huit pages, papier satiné, avec une grande composition de R. Sagrista, le dessinateur espagnol bien connu.

Ce numéro, rédigé en plusieurs langues, sera dû à la collaboration de camarades d'Europe et d'Amérique, et contiendra plusieurs articles en français. On y trouvera, avec un excellent résumé sur le mouvement révolutionnaire mexicain, d'intéressants aperçus sur le mouvement révolutionnaire mondial.

Mais nous en reparlerons.

Cercle de la Renaissance Théâtrale

49, rue de Bretagne

Samedi, à 9 heures précises, Soirée de gala au profit de la création d'un grand théâtre du peuple, artistique et social : « L'Oasis ». Programme nouveau. Escapade à l'Oasis, prologue dramatique créé spécialement par le camarade A. Stélys, avec les concours artistiques de Mmes Jane Régine, Fleurette et M. Lambert, du théâtre des Petits Chefs-d'Œuvre. Intermède de poésies (poèmes de Verhaeren, Millet, Martinet, etc.), avec les concours de Xavier Privas, Mmes Francine Loré, Doublier, Roccroy, Lambert, etc. La Farce du Chaudronnier, de Saumaines, des « Temps Nouveaux », représentée pour la première fois dimanche 19 novembre, sous la présidence d'honneur de M. Laisant et la présidence effective du camarade Patnaud.

Entrée : 0 50 ; places réservées : 2 fr. (50 % de réduction aux membres des fédérations ouvrières et du Cercle de la Renaissance théâtrale).

PETITS PAVÉS

La bonne aventure, ô gué !

Il n'y a pas que la police française qui commette des gaffes, et ceci est fort heureux pour notre amour-propre national. La police de Berlin vient de se mettre les quatre doigts et le pouce dans l'œil de magistrature.

Dans toute affaire criminelle ou pseudo-criminelle, vous voyez le lendemain de la découverte du crime un tas de gens qui « savent quelque chose ». Les histoires les plus abracadabrantes sont racontées sur le coupable ou le pauvre diable prétendu tel. La police, tout le monde connaît son affabilité, le figure sympathique. Un beau jour, crac ! le voilà pincé pour un fait quelconque ou simplement soupçonné d'être l'auteur d'un méfait abominable ; alors immédiatement commères et voisins de déclarer qu'il y avait longtemps qu'ils se doutaient que cet individu était capable d'un mauvais coup. Ceux qui le connaissent le moins l'accablent le plus, soyez-en persuadés ; la figure sympathique se transforme en une tête d'apache, l'air ouvert devient sournois, hypocrite, etc. C'est ainsi que très souvent, par suite des racontars imbéciles de gens qui veulent paraître bien informés, de pauvres diables ont été envoyés au bagne épier un crime qu'ils n'ont jamais commis et dont quelquefois ils ont entendu parler pour la première fois à leur arrestation.

Il faut convenir que la grande presse entretient, que dis-je, cultive cette mentalité de policier amateur par ses fantaisies et ses romanesques reportages ; le moindre fait divers devient une affaire sensationnelle, et la copie fait défaut ce jour-là. Il y a aussi les imbéciles qui se croient très malins et qui, sans attendre l'arrestation du criminel (?) pour lui trouver une sale tête couverte vile prévenir la police qu'ils ont découvert un malfaiteur.

Voilà bien l'effet des romans policiers sur le ciboulot détraqué de mes contemporains. Le plus rigolo c'est que la police, dans ce cas-là, marche toujours. Que demandez-vous (oh, oui, alors) Fallières, dit 15 grammes ou le coupeur de têtes, aille déjeuner dans un restaurant à vingt-deux ronds et je parie un abonnement de vingt ronds au Libertaire, que le marchand de soupe, un de ses garçons ou un client, après un examen de moins de cinq minutes, saute au commissariat le plus proche pour déclarer qu'un type à queue pas ordinaire, et sans doute recherché par la police, est établi au restaurant des Petites Marmites. La police se mettra en marche, le téléphone l'imitera, les badauds embolteront le pas aux frères flics et notre vénéré président sera épuisé, assommé, lapidé avant d'avoir pu fournir la moindre explication. Vous me répondrez à cela que tout le monde n'a pas la tête de Fallières. N'empêche qu'avec la manie qu'ont aujourd'hui les gens de se faire les auxiliaires de la police, je ne suis jamais tranquille quand je vais au restaurant. Et pourtant, bon dieu, il faut bien que je bouffe !

Mais revenons à nos frères... deux poings de Berlin et à la malencontreuse histoire qui leur est arrivée. Un hôtelier dénonça à la police criminelle berlinoise, un de ses clients qui d'après ce Sherlock Holmes, n'était rien moins qu'un « trafiquant », ayant séduit deux jeunes filles et se préparant à les emmener dans l'Amérique du Sud comme pensionnaires de maison close. Les policiers, — étaient-ils réformistes ? je l'ignore, — pleins de zèle, heureux de faire une bonne prise, se précipitèrent pour arrêter... le ministre d'Allemagne à Buenos-Ayres qui avait engagé deux jeunes domestiques pour faire partie de son personnel. Les frères flics confus et honteux, se retirèrent après mille excuses au ministre et mille et une enqueulades à l'hôtelier policier amateur.

L'histoire a fait beaucoup rire à Berlin mais je me demande ce qu'il serait advenu si les policiers berlinois au lieu de s'être trouvés en présence d'un haut fonctionnaire de l'Empire avaient eu en face d'eux un pauvre bonhomme sans mauvaises intentions, mais dénué de puissantes recommandations. Selon que vous serez puissant ou misérable...

José Landès.

F. C. A.

Groupe des originaires de l'Anjou
Dimanche, 1^{er} décembre, à 2 h. 1/2, Maison des Syndicats, 67, rue Pouchet, GRANDE FÊTE AU BENEFICE DU « LIBERTAIRE »

Le concours de nombreux chansonniers révolutionnaires est assuré pour cette matinée qui sera des plus attrayantes. Nous prions les groupes de ne rien organiser ce jour-là, ainsi que le dimanche suivant, le groupe organisant dans le XIII^e une seconde matinée au profit du Libertaire.

Le programme de la première matinée et le prix des places seront donnés dans le prochain numéro.

Revue mensuelle. Sommaire du N° 4, novembre

La séance continue... Jusqu'à quand ? Georges Duruy. — Comment on Sabotera la Mobilisation, M. A. — Autour de la Guerre, Pétrus. — On Torture la Santé, Henry Combes. — Contre les Expulsions, Julien. — La F. M. et l'Affaire Binz, X. — La Retraite des O. M. (desin inédit), F. M. — L'Antipatriotisme « ...sans expression et sans objet », G. D. — Revue de l'Antimilitarisme International ; Allemagne, H. E. M. ; Autriche, Pierre Ramus ; Hongrie, Isskruller Krsta ; Espagne, Anselmo Lorenzo. — Poème de Henri Guilleux. — Rumeurs et Potins, Pit-Pat. — La Revue du mois (M. A.) ; Dans la bagarre (J.) ; Revues, Livres et Journaux. — La F.C.A., groupe de propagande et d'action, L. Robert.

Le numéro : 32 pages, 20 cent.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de l'article : Dans l'Anjou.

Biribis de gosses

Les misérables exploiters et bourreaux d'enfants qui, depuis si longtemps, se livrent à leur infâme trafic dans la banlieue de Paris, vont enfin passer quelques mauvais quarts d'heure, grâce aux camarades du Comité de défense des enfants et aussi grâce à l'appui de la Bataille Syndicaliste.

Oh ! je sais bien qu'une vingtaine d'enfants seulement ont été envoyés dans leurs familles, que deux ou trois autres seulement seront condamnés à quelques semaines de prison — moins encore peut-être — et que les riches exploiters, les propriétaires des usines, s'en tireront avec des excuses !

Mais l'action des camarades ne s'arrêtera pas là et il pourrait en cuire vraiment au sieur Legras, si leur campagne n'aboutissait pas à la suppression des abominables traitements que doivent subir les malheureux apprentis verriers.

Car c'est l'usurier le vrai coupable. Croyez-vous qu'il n'est pas au courant du trafic dont il profite ? Croyez-vous qu'il ne sait pas ce qui se passe dans son usine et dans les immondes taudis où les malheureux enfants sont parqués ?

Et que d'autres enfants, sans famille, ceux-là, sont martyrisés sans recours. Je veux parler de ces pitoyables petits êtres que l'on appelle, sans doute par ironie, des enfants assistés.

Combien n'en voit-on pas de ceux qu'on « place à la campagne » qui, maltraités, mal nourris, exténués de travail par les brutes qui devraient leur servir de père, ne sont plus guère que des larves humaines. Déguenillés, sans chaussures ou traînant de mauvais sabots, — car on les affuble bien souvent de ce que rejette le patron, — ils font peine à voir. Et que de fois — trop souvent, hélas ! — ils ont la chair meurtrie des coups reçus, — pour des futilités, — parce que le patron était de mauvaise humeur ou qu'il avait bu un coup de trop.

Tout cela se passe sous l'œil indifférent de M. l'inspecteur. Chose plus odieuse encore, si l'enfant s'avise de réclamer justice, il se voit menacé de la colonie pénitentiaire, sous prétexte que c'est une forte tête. Et si, parfois, l'un d'eux ose crier bien haut son indignation contre ses bourreaux, il se

voit bientôt appréhendé, puis, sans le moindre jugement, enfermé jusqu'à sa majorité et ensuite dirigé sur les Biribis africains.

Qui pourrait dire mieux les souffrances et les iniquités subies par ces malheureux enfants « assistés » que celui qui les a endurées avec eux ? C'est là mon cas, précisément.

J'ai vu l'un de mes camarades, incapable de travailler à la culture, qui fut mis en cellule pour ce motif sur l'ordre de l'inspecteur. On le tint là pendant quinze jours au pain et à l'eau, jusqu'à ce qu'il eût signé son engagement dans l'armée.

J'en ai vu d'autres qui, ne voulant pas se plaindre à l'inspecteur, par crainte de châtiment, de la brutalité de leur patron, s'enfurent sans ressources dans l'inconnu. Plusieurs furent ramenes menottes aux mains, puis incarcérés jusqu'à leur majorité.

Moi-même je me suis vu, à l'âge de douze ans, placé chez des cultivateurs qui étaient de véritables chouchous. J'étais obligé, en plein hiver, de me lever à cinq heures pour balayer la neige qui recouvrait les raves destinées au bétail. Pour toute nourriture, j'avais deux assiettes de soupe par jour, et pas même un morceau de pain !

Au bout de trois mois, ne tenant plus, debout, le médecin m'ordonna l'hôpital. Mais au lieu d'hôpital, on me fit reposter deux jours à l'inspection, puis l'on me replaça.

A la fin, ne pouvant plus faire marche arrière, je fis si bien, que l'inspecteur me traîna un jour devant le préfet, auquel il me présenta avec ces paroles : « Voici, monsieur, le fameux pupille dont je vous ai parlé. Je crois que le meilleur moyen de se débarrasser de lui c'est de le faire défilier. » A quoi le préfet répondit simplement : « Je vous donne mon plein consentement. »

Le hasard me servit heureusement et me permit de fuir. Sans cela, je serais à cette heure entraîné de gémir dans un bagne.

Et ce que je viens de dire n'est qu'un très faible aperçu, on le conçoit, de ce qu'endurent un grand nombre de ces enfants, au nom d'un régime démocratique d'assistance et d'humanité !

Benoit Gonin.

Contre la guerre

Ainsi, il est dit qu'au vingtième siècle, les peuples, oubliant de coordonner le progrès social et le progrès scientifique, emploient au contraire celui-ci contre le premier et le mettent au service du crime.

Il est intolérable de penser qu'à une époque dite civilisée, puisse se produire ce spectacle insupportable qui consiste à faire se ruer les uns contre les autres, en une sanglante boucherie, des milliers d'hommes qui ne se connaissent pas, ne se sont jamais vus, ne savent par conséquent les motifs de leur haine et ne pourraient expliquer le sujet qui les fait se battre.

Ce qui est atroce, c'est de voir que l'on puisse mettre au service de cette barbarie les inventions et les découvertes qui devraient faire le bonheur de l'humanité.

Aussitôt que germe dans un cerveau une idée géniale, cette idée ou son produit est accaparé par un autre cerveau intéressé ou criminel pour servir une mauvaise cause.

Il en a été ainsi du simple ballon d'abord et de l'automobile, il en est ainsi aujourd'hui des dirigeables et de l'aéroplane qu'on veut essayer d'employer pour mitrailler avec plus de succès ceux qui restent sur terre.

Mais il ne suffit pas seulement de constater, il faut agir. C'est notre rôle d'anarchistes, c'est notre devoir d'hommes.

A l'heure actuelle, à quelques centaines de kilomètres de nous des hommes s'égorgent et la conflagration menace de s'étendre. J'ai entendu parler d'un certain tribunal de la Paix ayant des assises à La Haye. Je m'attendais à le voir se dresser comme un fantôme fortement cuirassé et mettant son corps entre les nations adversaires. J'espérais qu'il allait avec force imposer à celles-ci l'arbitrage obligatoire ou leur proposer une entente cordiale, réglée dans l'intérêt commun.

Quelle naïveté ! J'avais oublié un instant que déjà la France allait civiliser le Maroc à coups de canon sans que le tribunal intervint.

J'oubliais qu'alors que ce fameux tribunal siégeait et qu'un prix de 100.000 francs était alloué à l'apôtre de la Paix, son patron, feu Frédéric Passy, l'Italie se ruait farouchement en Tripolitaine. Aujourd'hui, dans les Balkans, il nous donne une preuve nouvelle de son impuissance.

Et il en sera ainsi tant que ce tribunal sera composé d'une poignée d'individus, bien intentionnés peut-être, mais subissant malgré tout les influences diplomatiques. Un tel noyau ne peut rien contre les volontés et les intrigues des gouvernements et de la finance cosmopolite.

La suprême défense contre la guerre doit être le grand tribunal populaire où tout le monde a voix. Oui, c'est au peuple qui est vraiment contre les boucheries modernes, lui, à se réveiller, à sortir un peu de son coupable désintéressement. Que l'on consulte l'ouvrier, le paysan ou même le petit bourgeois, et l'on verra que chacun d'eux a une haine profonde de la guerre et s'en déclare nettement l'ennemi.

C'est donc à lui, à ce peuple, l'éternelle et trop benvôlée victime, à dire sa pensée et à agir pour elle. Il ne suffit pas de gémir autour de la table familiale ou au comptoir du marchand de vin, mais il faut agir, il faut que chacun prenne part à l'agitation qui s'organise, il faut que tous viennent faire entendre dans les réunions publiques leur résolution. Que chaque membre de la famille prolétarienne participe aux manifestations publiques et privées qui se préparent dans les milieux d'avant-garde, que la grande opinion ouvrière sache enfin opposer sa juste révolte à la menace des abattoirs nationaux.

Un Chasseur à pied.

Comité de Défense Sociale

COMITE DE DEFENSE SOCIALE

Le Bulletin n° 7 du Comité de Défense, paraîtra cette semaine.

Vu l'abondance des faits qui se sont déroulés dans ces derniers temps, concernant l'affaire Roussel, le Comité a décidé de le publier sur quatre pages, voire six pages si c'est nécessaire. Il contiendra des documents inédits, sur des faits qu'il convient de porter à la connaissance de tous, et que la campagne en faveur de Roussel, nous avait fait considérer comme nécessaire de reculer, pour ne pas gêner la propagande en sa faveur.

Le Bulletin n'est pas vendu, et sera envoyé à tous ceux qui en feront la demande, soit à Thuillier, secrétaire, 155, rue Marcadet, soit à Arduin, trésorier, 86, rue de Cléry.

Rappelons que le tirage, très élevé pour ce numéro, nous occasionne des frais assez considérables. Ceux qui pourront envoyer leur souscription à notre trésorier, Arduin, seront toujours les bienvenus.

En vente au Libertaire

La Barbarie Moderne

Par C.-A. LAISANT

Un volume de 320 pages, avec couverture de Maximilien Luce.
Prix : 2 francs ; franco : 2 francs 35

Le Règne de l'Assommoir

Dans la levée de boucliers qu'a provoquée son arrêté, le citoyen Lafont doit trouver le meilleur encouragement à son intéressante initiative. Cette effervescence démontre amplement que la corde sensible est touchée et il serait à souhaiter que sous différentes formes, et surtout, que la lutte contre l'assommoir s'organise, que la résistance à l'alcoolisme se concrétise ; et aussi qu'aux palabres et aux flétrissures platoniques dont les empoisonneurs se moquent comme de leur première victime, succède enfin l'action collective menée par tous énergiquement, inlassablement jusqu'au triomphe, c'est-à-dire jusqu'à la disparition de la plaie qui nous ronge.

Pour cette besogne, camarades, ne comptons que sur notre effort ; n'attendons rien du Parlement qui n'a su qu'entraver le projet de loi sur la limitation des débits de boisson. Nos représentants (!) sont, ou complices, ou frappés d'impuissance, incapables d'un simple geste, car ce n'est été qu'un geste, un palliatif tout au plus. L'efficacité de cette mesure législative nous apparaissait douteuse, tant la puissance qu'elle menaçait est solidement établie.

Innombrables, aujourd'hui, sont ceux qui s'informent plus ou moins. A certains sont réservées les consommations de choix, et le retour au logis en voiture close, aux mains des larbins qui les déshabillent et les couchent ; aux travailleurs, l'apron et les louches mixtures des bars, la sortie à coups de pied, la balade au poste et le passage à tabac — quelque fois mortel.

Il faut l'avouer, en raison de la quantité des liquides absorbés, c'est la classe laborieuse, ouvriers et employés, qui paie le tribut le plus lourd.

On frémit à la pensée que tant d'énergies s'effondrent dans les verres, que tant de volontés sont annihilées par les effets de cette fatale passion. Combien de malheureux sont ainsi conduits du bistrot au cabanon ou à l'échafaud, et quel épouvantable héritage ils laissent à leurs enfants, qui verront s'ouvrir toutes grandes les portes des hôpitaux et des prisons.

Il n'y a rien à attendre d'un alcoolique et nous n'applaudissons pas à ces sursauts de violence que le « délirium » fait naître chez quelques-uns.

Pour maintenir la classe ouvrière sous le joug, la société capitaliste trouve un puissant auxiliaire dans le marchand de vins. Le développement de l'alcoolisme assure sa sécurité et il ne faut pas espérer que, de bon gré, elle se dessaisisse jamais d'un excellent moyen de conservation sociale.

Ce que la société ne veut pas faire, il faut que les organisations ouvrières le tentent. Connaissant le mal qui les ronge, elles manquent au premier de leurs devoirs en n'appliquant pas résolument le fer rouge sur la plaie. Et qu'on ne s'arrête pas surtout aux objections de ces pseudo-défenseurs de la classe ouvrière : « En dénonçant les ravages de l'alcoolisme, vous « reprenez le refrain des bourgeois qui « traitent les ouvriers de poivrots. A votre tour, vous insultez vos camarades, à la grande joie de vos adversaires. »

Ceux-là font le jeu de nos adversaires, qui vont en titubant, palabrer en pleine rue sur les nécessités d'une révolution et du triomphe de la liberté — la liberté de se saouler chaque jour.

Ce sont encore ceux qui, au sortir des réunions, emplissent les salles des bistrotts d'alentour.

Qui donc est mieux placé que nous-mêmes, pour nous délivrer des jougs de toutes sortes qui nous oppriment ?

Serions-nous si débiles que nous ne puissions nous dire nos vérités sans que nos ennemis puissent se réjouir de notre prochain effondrement ?

On ne meurt pas de regarder le mal en face, si on a le courage, pour le combattre, d'appliquer les remèdes nécessaires.

Le syndicalisme et avec lui tous les groupements d'avant garde se doivent à eux-mêmes de remporter cette victoire.

Emile Czapek.

A FIRMINY

Dans la petite ville noire, tout est sens dessus dessous.

Ce n'est plus la ruée calme et travailleuse.

Sur la place du Marché, des patrouilles de gendarmes circulent ; leurs fusils en faisceaux, les soldats attendent.

Les étalages des commerçants ambulants, si entourée de pratiques les autres jours, ne sont plus là, tout serait vide, sans la troupe, grise et sale sous la pluie.

Mais qui y a-t-il donc là-bas dans la rue ? Que fait tout ce monde auprès de ces boutiques ornées des grands calicots, on lit : ils veulent nous empêcher de vendre, nous vendrons quand même !

Ah ! mais c'est le marché, qui s'est transporté là ?

La foule crie, les agents verbalisent maussades, encolérés de voir les gens se moquer d'eux.

Que se passe-t-il donc ?

C'est tout simplement l'effet de l'arrêté du maire, contre les débits de boissons.

Et voilà ! M. Lafont, le maire qui, sans nul doute est un brave homme, a trouvé que dans sa bonne petite ville d'électeurs socialistes, il y avait trop d'alcooliques.

Pour remédier à cela, il a voulu limiter le nombre de débits de boissons et comme il s'était aperçu que les bistros mettaient des rideaux opaques devant leurs fenêtres, pour transformer leur bar en petite maison close, il a décrété en même temps la suppression desdits rideaux.

C'est très bien ! Bravo pour ce maire unifié qui vraiment est un courageux bonhomme ; car, pour affronter toute cette masse de poivrots — les bistros et leurs clients — il faut vraiment avoir du courage.

Seulement ça n'a pas été tout seul.

D'abord, les bistros ont commencé par ne pas obéir aux ordres de la municipalité, ils ont manifesté dans la rue, fait des meetings où toute la population ouvrière était conviée et ou une bonne partie de celle-ci protesta contre l'arrêté socialiste...

Cela prit tellement d'ampleur — les alcooliques s'échauffent facilement — que l'on fut forcé de faire venir la troupe pour maintenir l'ordre... socialiste.

De ce fait, le jour du marché, les commerçants ambulants, qui sont de bons clients pour messieurs les bistros, ne purent s'installer sur la place où la troupe était.

De colère, en guise de protestation contre l'arrêté de Lafont qui était la cause de tout ces troubles, ils s'installèrent dans les rues adjacentes en des boutiques vides qui étaient à louer, avec des pancartes violentes contre le maire et ses adjoints.

Mais attendez, ce n'est pas fini ! C'est maintenant que ça va se corser !

C'est là que nous allons voir que les anarchistes n'ont pas toujours tort.

Tous ces braves empoisonneurs et voleurs patentés, à qui on avait dressé contravention, durent passer devant le juge de paix. Et savez-vous ce qui arriva ? Eh bien ! ils furent tous acquittés...

C'était fatal.

Et voilà, camarades électeurs !

Quand dans la dernière campagne électorale nous vous disions que vous perdriez votre temps d'envoyer vos élus à la municipalité, vous nous avez ri au nez, maintenant, les événements nous ont donné raison.

Une municipalité socialiste sincère, déléguée par le peuple, a voulu travailler pour lui et elle a trouvé en face d'elle une force beaucoup plus grande : Les pouvoirs publics qui, eux, ne sont pas nommés par

les ouvriers, mais bien par le gouvernement qui a intérêt à ce que ses gens soient conservateurs, pour la défense de tous les va leurs vivant de son assiette au beurre toujours remplie par notre labeur.

Tournez vos efforts d'un autre côté puis-qu'il est impossible de lutter, avec des armes aussi faibles que le suffrage universel, contre une société aussi solidement étayée.

Ce qu'il faut, c'est transformer les mœurs et les aspirations du prolétariat.

Quand, par une propagande incessante — et non par des lois ou décrets qui ne peuvent avoir aucun effet — nous l'aurons convaincu des ravages de l'alcoolisme, quand il sera persuadé que pour vivre libre, il lui faut supprimer le patronat et l'Etat ; alors, camarades électeurs, et vous, M. Lafont, il n'y aura pas besoin de lois ou de décrets pour supprimer les bistros, les bordels ou les casernes. La classe ouvrière se dressera révoltée et, par l'action directe, elle renversera à jamais cette société maudite qui nous opprime.

Léon Rip.

ATTESTATIONS

Sans être l'ami des administrateurs de la G. S., on ne peut faire autrement que de reconnaître qu'ils possèdent, au plus haut point, le sens commercial, le don de faire mousser une affaire si mauvaise soit-elle et de lui faire donner son maximum de rendement.

Ainsi, pour lancer une de leurs dernières trouvailles, le désarmement des haines, ils n'hésitent pas à employer des moyens que ne désapprouveraient ni le docteur Maucour, ni tel illustre financier.

L'affaire est lancée, il va de la réputation des administrateurs de la maison qu'elle réussisse ou paraisse réussir, ce qui pour eux, est tout compte.

Cette fois, comme pour le lancement d'un produit pharmaceutique, on se sert du système des attestations.

Des bourgades les plus reculées il arrive régulièrement deux colonnes, ni plus ni moins, de prose de gens affirmant qu'ils ont été touchés par la grâce : comme, dans les annonces des marchands d'orviétans, à y a toujours le même nombre de personnes affirmant qu'elles ont été guéries.

D'après les attestations parues dans le numéro de la G. S. de la semaine dernière, on peut se rendre compte de la valeur de la signature des camarades chez qui le désir de voir leur nom imprimé a étouffé le sens du ridicule.

Ce n'est pas le cas du certificat de confiance décerné par les sections S. F. I. O. de Saint-Goullis (Gironde) et de Saint-Vaast-le-Haut. Elles ne sont évidemment mises là que pour remplir les indispensables deux colonnes puisque ces localités, malgré que l'une d'elles — Saint-Vaast-le-Haut — se vante de posséder une section syndicale des ouvriers sur métaux, une section socialiste et un groupe de libre pensée, n'existent que dans l'imagination des rédacteurs de la G. S. (du moins c'est le résultat d'une étude approfondie du Dictionnaire des Communes). Et que dire de Lacoste (Vaucluse) qui ne compte que 489 habitants ; ou de Sainte-Tulle (Basses-Alpes), ce pays phénix qui ne doit être habité que par des enfants à la mamelle et par des nourrices, puisque ses 602 habitants ne peuvent faire vivre qu'un boulanger si, en revanche, ils ont le bonheur de posséder deux sages-femmes.

Mais voyons la lettre signée du secrétaire-adjoint d'un syndicat d'une importante ville de l'Ouest, qui croit utile à la cause révolutionnaire de faire savoir aux populations anglo-saxonnes qu'il est partisan du désarmement des haines.

Il faut croire que les opinions du signataire n'ont pu convaincre les autres membres du bureau de son syndicat, puisqu'il est seul à la signer. Cependant, le poste de fonctionnaire — rétribué ou non — d'un syndicat nous paraît être un poste de confiance. Conséquemment, il serait de la plus élémentaire délicatesse de ne pas jeter dans la balance le poids de la responsabilité morale qu'on assume et de la confiance qu'on vous a témoignée, quand on agit pour son propre compte.

Gustave HERVÉ à Londres

La Débauche

Dans l'un des derniers numéros du *Libertaire*, on pouvait lire cette « man-cuette » : La fin d'un bluff ; la faillite du Neo-Blanquisme. C'en est une, en effet ; c'est plus qu'une faillite, c'est une déroute... et complète. Je n'en veux pour preuve que la réception glaciale, du général Hervé à Londres.

D'abord, dans son journal, ce dernier avoue que son premier meeting « fut presque un four ». Et cela c'est, comme dit Gustave, la vérité vraie. Mais il y a quelque chose de caractéristique dans la raison qu'en donne notre général unifié : les politiciens du Labour Party l'ont, dit-il, boycotté, parce qu'il venait sur l'invitation de Tom Mann et Guy Bowmann — lesquels combattent les méthodes soporifiques des dits politiciens...

Et cela n'a pas empêché Hervé de prononcer, à Shoreditch Town Hall, un discours que ne renierait aucun de ces politiciens, aucun même des libéraux ou démocrates qui bourdonnent dans les guignols parlementaires du monde entier.

Et cela n'empêche aucunement Hervé de réserver toute sa tendresse aux politiciens émasculés et d'assurer qu'ils ont le monopole de la sincérité et de la bonne foi.

Sans aucune espèce de parti-pris, et malgré que ses récents articles ne m'aient guère laissé d'illusions, je dois avouer que je fus stupéfait d'ouïr les sonnettes que débita notre farouche insurrectionnel.

De subtils distinguos sur la patrie et l'apatriotisme un « internationalisme » chèvre et chou. Des moyens de rendre la guerre impossible, qui eussent fait pleurer de joie d'Estournelles de Constant et tous ses congénères, les pantins du pacifisme platonique. Le gros morceau, c'est l'arbitrage obligatoire, cette puérile fustimenterie dont Delaisi a fait une excellente critique...

Il y eut aussi un petit passage sur l'idéal socialiste (?), sur « les Elais-Unis d'Europe », sur le modèle politique de ceux d'Amérique », qui n'était pas mal. Je le livre à vos méditations.

« Le pis — dit Hervé — c'est que quelques anarchistes eurent le bon goût de venir jeter une note discordante... » (Où, croyez-vous, notre Miguel, ils eurent cet incroyable mauvais goût !...) « Jusqu'au vieux Malatesta qui crut devoir prononcer contre moi, contre ma rectification de tir et contre le socialisme parlementaire une critique assez acerbe... » Quel aplommm ! notre Merle !... Il paraît que cette critique sembla produire, sur le public non anarchiste, l'impression la plus pénible. Je ne savais pas que ce public manifestait son « impression pénible » par des applaudissements... C'est que je ne connaissais pas les révolutionnaires russes et anglais. On apprend tous les jours !

Enfin, et à bien que les révolutionnaires français et italiens de Londres soient « sans influence », — il n'y a que le Labour Party qui ait de l'influence, puisqu'il boycotte les meetings contre la guerre ! — Hervé vint au groupe d'Etudes sociales pour essayer de dissiper les préventions des « Camarades anarchistes ». Le Saint Désarmement des Haines me bénisse, le général a fait une petite erreur. Il n'y a pas que des anarchistes dans ce groupe : il comprend des socialistes parlementaires, des insurrectionnels, des syndicalistes et des anarchistes. Il est

vrai qu'en raison de l'activité de ces deux dernières espèces, partout où elles se trouvent on peut coller leur étiquette sur l'ensemble du Groupe.

Au Groupe, Hervé changea de langage. Il avait certainement dû faire une « erreur pédagogique » à Shoreditch ; mais parmi nous, il rectifia un peu son tir... Après des explications sur l'attitude de la *Guerre Sociale*, depuis sa fondation jusqu'à nos jours, après nous avoir expliqué sa transformation en supplément hebdomadaire de la *Mère Oie*, puis la transformation de Miguel, le « clochard », en Miroir des Modes..., celle de Merle en pot à tabac (mais pas en intellectuel !), Hervé nous définît son blanquisme et son parlementaire caméléon.

Malatesta lui « donna la réplique ». Il faut traduire cela par une critique magistrale, — ce fut l'avis de tous, — des théories hervéristes dernière manière. Une critique serrée, ironique, mais bien fournie en argumentation ; un exposé clair et convainquant : l'éducation et la révolte toujours, partout, en opposition au chloroforme des parlementaires.

Notre camarade démontra l'indifférence fatale des foules pour le fusil du blanquiste Hervé, si le votard Hervé leur prônait son arme de papier, évidemment moins dangereuse à manier...

Et, répondant, au « général », qui nous avait lancé comme suprême argument que nous n'étions, dans le monde, « qu'une pincée », Malatesta lui dit : « Nous ne sommes qu'une pincée, parce que nous nous différencions trop bien de la masse ; les social-démocrates sont peut-être un peu plus nombreux, car ils épousent la plupart des thèses de cette masse. Comparez pourtant l'action des uns et des autres ?... Et, de plus, pour prouver la force de votre argument, la foule innombrable des agacés et des abrutis, de beaucoup la plus nombreuse, doit avoir raison, en dernier lieu selon vous, puisqu'elle est le nombre !... »

Cette dernière causerie fut la fin des illusions sur l'efficacité des méthodes issues de la *Girouette Sociale*, pour la plupart de ceux de nos camarades qui en conservaient encore. Ce n'est pas nous, n'est-ce pas, qui nous en plaignons ?

Un copain courageux a sténographié ces controverses ; et l'intention des camarades du Groupe, dès qu'ils en auront les moyens, est de les faire éditer en brochure de propagande. Les arguments fournis de part et d'autre, et que je n'ai pu reproduire ici, y seront ainsi exposés en toute bonne foi ; c'est, à mon avis, la meilleure façon, la plus franche — et la plus anarchiste — de combattre efficacement les théories nocives des méo-blanquistes.

Marcel Le Houx.

Cet article nous arrive un peu tard, mais nous croyons qu'il est encore d'actualité à raison de son intérêt. D'autre part, une mise au point précise et loyale des racontars d'Hervé avait besoin d'être faite. Et souhaitons que la brochure dont parlent les camarades de Londres paraisse bientôt ; son utilité pour la propagande ne nous paraît pas douteuse.

UN ESTAMPEUR

Nous prévenons tous les groupements syndicalistes et anarchistes qu'un individu du nom de Salvette Georges se présente chez les camarades et capte leur confiance pour pouvoir les exploiter.

Pareil fait nous est arrivé ainsi qu'aux camarades d'Arles. Cet individu est parti de Lyon après avoir vécu un mois et demi à nos dépens, en emportant des effets et l'argent des copains avec lesquels il cohabitait. Nous tenons à mettre les camarades en garde pour que pareil fait ne se renouvelle pas.

Le Groupe Communiste anarchiste de Villeurbanne.

La Doctrine Rationnelle du vingtième Siècle

IV LES SCIENCES DE LA VIE

Lorsqu'on s'est livré depuis quelque temps déjà à une étude sérieuse de la Doctrine Rationnelle, on s'émervaille chaque jour davantage de son ampleur, de sa limpide clarté, de l'ordonnance harmonieuse de ses parties, logiquement enchaînées les unes aux autres, de sa majestueuse unité. Grâce à cette science des sciences, les lacunes se comblent, les erreurs se rectifient, les derniers préjugés que nous conservions encore s'évanouissent, tout un monde de merveilles, hier encore insoupçonné, nous apparaît. En étudiant les précédents chapitres, nous avons pu déjà constater que cette théorie des unités substantielles fluides-élastiques, indéfiniment expansibles et compressibles renverse un grand nombre d'idées acquises, d'habitudes d'esprit enracinées dans la race, de phrases et de mots tout machés qui nous avaient rempli la mémoire sans s'adresser à notre intelligence. Nous allons voir que cette grande hypothèse de la fluidité des atomes jette également de radieuses clartés sur toutes les sciences de la vie organisée, comme sur toutes les sciences de l'humanité terrestre !

Lorsque, en l'année 1883, dans sa revue *L'Astronomie*, Camille Flammarion répondit à M. Faye au sujet du passionnant problème de la pluralité des mondes habités, il

affirma que toutes les sphères sidérales traversaient une phase de genèse, c'est-à-dire de vie nébulaire, que par refroidissement, elles atteignaient une phase d'habitabilité, suivie d'une phase dernière de décrépitude et de mort par congélation. En généralisant de la sorte, Flammarion commettait une erreur à peu près aussi forte que celle commise par son contradicteur, lorsqu'il affirmait que la vie organisée que notre terre porte à sa surface était un privilège spécial à cette planète, un phénomène unique dont la répétition était impossible sur les autres mondes. Il est pourtant bien évident, pour quiconque se livre à une sérieuse étude comparée des corps célestes, que tous les soleils dont la lumière arrive jusqu'à nous sont des astres qui, par suite de leur grosseur relativement énorme, rayonnent une intense chaleur de pression, grâce à laquelle ils attirent à eux et incorporent à leur masse une quantité toujours croissante de matériaux cosmiques. Tel serait en réalité l'état de notre soleil qui, bien loin de se refroidir, comme l'admet gratuitement M. Flammarion, est destiné à devenir de plus en plus chaud, de plus en plus lumineux, à mesure qu'il grossira, en avalant ses planètes l'une après l'autre, ainsi qu'une quantité de plus en plus grande de débris et de poussières cosmiques. Il n'existe point de soleils éteints, comme l'admet le professeur Bickerton. Tous les astres obscurs, et recouverts d'une écorce solide rentrent dans la catégorie des corps sidéraux de petite masse, dont fait partie notre planète. Mais on pourrait déjà ranger Jupiter et Saturne dans la catégorie des astres

lumineux par eux-mêmes. Vues au télescope, ces deux énormes planètes semblent être de véritables petits soleils. Il est bien évident que leur surface en fusion sur toute son étendue est et restera toujours beaucoup trop chaude pour proliférer des êtres vivants.

Si, contrairement aux théories admises, les sphères sidérales de gros volume sont destinées à grossir et s'échauffer toujours davantage, l'étude des strates géologiques et des restes fossiles qu'elles renferment indique suffisamment que la surface de notre planète s'est beaucoup refroidie depuis les temps primordiaux. Aujourd'hui, l'on admet partout l'hypothèse d'un vaste océan primordial qui, longtemps recouvrit la surface entière du globe de son épais manteau liquide. Aussitôt que la masse de ses eaux bouillantes se fut refroidie jusqu'au degré thermique favorable à la genèse de la vie organique, celle-ci surgit de toutes parts en son sein, spontanément, comme résultante de l'alliance intime de l'air, de l'eau, des sels dissous dans l'eau, du sol des fonds marins et, il faut bien l'admettre, de l'éther impondérable. Toutes les vieilles cosmogonies orientales paraissent avoir eu la juste intuition de ce phénomène. Pour elles, l'eau fut le premier principe des choses, l'élément femelle sur lequel flotte l'esprit, le souffle créateur, le principe mâle actif, éther, air, feu et lumière.

Dans le retentissant discours qu'il a prononcé récemment à Dundee, le professeur E. A. Schafer a fait remarquer que rien ne nous autorisait à supposer que la vie ait apparu à la surface du globe à une seule

période de son histoire passée, par suite d'un concours spécial de circonstances favorables. Si en effet, à un certain moment de l'histoire de la terre, la substance dite vivante a pu naître de l'inorganique, pourquoi donc sa genèse spontanée ne serait-elle plus possible sur notre planète dans le présent et dans l'avenir ? Si le président de la British Association ne peut dire encore en quels milieux et à quelles époques la vie organique a pu apparaître sur notre globe, nous pouvons aujourd'hui affirmer en toute certitude que la vie naît d'elle-même, par la collaboration de la matière pesante et de l'éther sans que des myriades d'années soient nécessaires à la formation d'une enveloppe calcaire ou simplement à l'apparition de monériens sans enveloppe, comme paraît le supposer le professeur Schafer. En ces dernières années, en effet, l'observation microscopique a démontré une fois pour toutes que, de nos jours, malgré que la nature terrestre, si exubérante pendant l'ère primaire ait épuisé une grande part de ses ressources dans le cours des âges successifs, malgré qu'à notre époque tout le protoplasme dont dispose la vie terrestre semble comparé par des espèces généralement très délicates et très différenciées qui se reproduisent par germes, ovules, bourgeons, boutures, greffe, parthénogenèse ou simple scissiparité, le phénomène de la génération spontanée se produit encore constamment, non seulement au sein des océans aux dépens des résidus organiques que leur poids spécifique fait tomber dans les profondeurs abyssales, mais dans la vase des eaux croupis-

santes sous l'aspect d'un réticulum sans structure qui se divise et se ressource à volonté. Ajoutons que nous refusons absolument de suivre le professeur Schafer lorsqu'il montre une préférence injustifiée pour les expériences de Pasteur sur celles de Bastian, relativement au problème des genèses spontanées. Si M. Schafer est convaincu de la justesse des résultats obtenus par Pasteur dans ses expériences de stérilisation, nous sommes non moins certains de la fausseté des conclusions tirées par ledit Pasteur de ses trop célèbres expériences. M. Schafer reconnaît lui-même qu'avant Pasteur, beaucoup de savants croyaient à l'existence des genèses spontanées. Pasteur est venu, et l'esprit des savants s'est trouvé stérilisé comme par enchantement. Il est, d'autre part, absolument évident que le contenu des tubes de verre fermés à la lampe dont se sert M. le docteur Bastian, se trouve absolument stérilisé par des chaleurs allant de 110 à 130 degrés centigrade et davantage. Il est impossible que les « germes » des organismes que M. Bastian observe ensuite dans ses tubes aient résisté à de telles températures. L'erreur du professeur E. A. Schafer est de croire que les organismes nés de novo de M. Bastian soient déjà très différenciés. La synthèse du « bacille » de Koch, réalisée récemment par MM. Mary n'a-t-elle pas montré une fois pour toutes que les soi-disant microbes ne sont que des colonies de micélas ou microzymes, unités organiques offrant par leur réunion une structure définie pouvant donner l'illusion de sa spécificité ?

(A suivre.)

Aristide Pratelle.

